

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 22

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Brisson, Adolphe / Alice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un membre du centre propose un compromis. « Puisque le ministre de la guerre juge indispensable que nos soldats aient le pantalon, accordons le pantalon et supprimons la chemise. De cette façon, on ne grèvera pas le budget, il suffira de faire un virement. »

Le ministre de la guerre, au nom de tout le cabinet, repousse cette transaction. « Nos braves troupiers, dit-il, ont la chemise et ils la garderont. Il leur faut le pantalon en supplément. Quant à l'allusion malveillante qu'un préopinant a cru devoir faire aux bretelles, il est à peine utile de la relever. Jamais le ministre ne proposera de dépenses inutiles, et tout le monde sait que la bretelle est un objet superflu, puisqu'on la remplace avantageusement par une ficelle serrant la ceinture. »

Un conservateur prend la parole et déclare que l'adoption du pantalon dans l'armée produirait un bouleversement dont nul ne peut prévoir les conséquences. Un peuple ne se trouve jamais bien de répudier ses anciennes traditions. « Nos pères n'avaient ni pantalon ni chemise, et ils n'en étaient pas moins de vaillants soldats. »

« En donnant à notre jeune armée le brillant uniforme des Européens, on risque de l'amollir et de la corrompre. Ne craint-on pas aussi de provoquer une mutinerie en imposant à nos braves troupiers un vêtement inconfortable et gênant? Supposons un désastre, une bataille perdue, une retraite... » (Murmures.)

L'orateur reprend : « Il faut tout prévoir. Xénophon a bien battu en retraite. Eh bien! dans un cas pareil, que pourraient faire nos troupes, les jambes embarrassées dans ce vêtement encombrant? Elles ne pourraient pas s'échapper, elles seraient massacrées jusqu'au dernier homme. »

La séance a été levée sans que le ministre osât demander le scrutin. La majorité est évidemment hostile au projet, et il est probable que l'armée hawaïenne restera, pour une génération encore, une armée de sans-culottes.

Nous détachons l'amusante historiette qui suit, de la dernière chronique d'Adolphe Brisson dans la *Revue illustrée* :

Je connais un charmant garçon, peintre distingué, qui m'a fait au sujet du truquage de curieuses confidences. Dénué de patrimoine, il put, comme tant d'autres, s'ingénier pour se procurer, coûte que coûte, le pain quotidien. Il alla sonner à la porte d'un marchand de bric-à-brac, qui nichait à Montmartre, dans une boutique sordide, et lui présenta deux tableaux qu'il venait d'achever, deux frais paysages, baignés de lumière.

Le bonhomme regarda, d'un air dédaigneux, les pauvres toiles...

— Pas mal, mon garçon. Vous avez du ta-

lent. Mais que voulez-vous que je fasse de ça? Si vous croyez que les paysages sont demandés, à cette heure? Les Corot se vendent à peu près... Et encore... Mais des effets de neige, brossés par un débutant... On me rirait au nez.

Comme mon ami laissait échapper un mouvement de dépit :

— Voyons, poursuivait le bourreau, il y a peut-être un moyen de s'entendre. Seriez-vous de force à m'exécuter un petit Téniers?

— Exécuter un Téniers! Vous voulez dire copier... C'est une copie que vous demandez?...

— Oui et non... Vous allez comprendre...

Le vieux gredin s'en fut quérir un rouleau de gravures défranchies :

— Voici des estampes représentant les principales œuvres de Téniers. Il s'agirait de s'en inspirer et de composer un certain nombre de scènes, dans le même goût, avec les mêmes figures et les mêmes accessoires...

Cela n'est pas ennuyeux. C'est moins banal que vos verdurettes, hé! hé! Si le travail est réussi, à ma convenance, je vous le paierai cinq louis... Qu'en dites-vous.... Cinq louis, une fortune! Et vous n'aurez même pas à vous mettre en frais. Je vous fournis les panneaux.

Il choisit, dans un amas de boiseries vermoulues, une planchette piquée de trous de vers et provenant de la démolition d'un bahut flamand.

— Vous voyez, le bois est sec, vous n'aurez pas à craindre l'humidité.

A travers ces lourdes plaisanteries, le jeune peintre commençait à entrevoir la vérité. On lui demandait simplement de « bâtir » un faux Téniers...

— Faudra-t-il signer?

— Non, non, dit le brocanteur... C'est inutile... Mais dépêchez-vous. Je suis pressé. Avez-vous besoin d'une petite avance?... Voici vingt francs... J'irai chercher dans huit jours votre chef-d'œuvre...

Huit jours après, le Téniers était prêt, re-luisant, flambant neuf, un délicieux rémouleur à mine rubiconde, portant gaïement le feutre à plume de coq et fredonnant une chanson populaire. On « voyait » la chanson sortir de ses lèvres... Le marchand se déclara satisfait, aligna loyalement la somme promise... Et trois mois plus tard, le même Téniers, bruni, craquelé, moisi, méconnaissable... et signé, se vendait deux mille cinq cents francs et s'embarquait pour New-York.

Comment s'était accomplie la métamorphose? D'abord, le rémouleur avait été passé au jus de réglisse, puis il avait reçu une fine pluie d'encre de Chine, dont les gouttelettes simulaient parfaitement les traces de mouches, puis on l'avait suspendu dans une cheminée, au-dessus d'un feu de bois vert, puis on l'avait enduit d'un vernis transparent de couleur ambrée, puis on l'avait mis au four... Et la chaleur, fendillant le vernis, complétait l'illusion. Le rémouleur de Montmartre devenait un tableau de musée, un véritable Téniers, ayant subi les injures du temps et d'autant plus précieux.

Une de nos abonnées nous écrit :

Une nouvelle occasion se présente de répéter que les choses vieilles redeviennent nouvelles. Après le spiritisme qui,

il y a un an ou deux, a passionné les amateurs de surnaturel, l'on entend parler de nouveaux phénomènes qui nous rappellent le temps de la superstition, des apparitions et des signes.

Je lisais dernièrement dans le *Foyer domestique* un article sur la *télépatie*^{*}, et sitôt je me suis reportée aux jours où, encore enfant, j'écoutais avec tant de bonheur les histoires effrayantes d'une vieille voisine dont j'étais la visiteuse assidue.

A mes questions, toujours les mêmes, elle répondait par les mêmes récits.

Il s'en passait des choses quand elle était jeune! Dans la maison de son père, il n'y avait pas de nuit où quelque méchant esprit ne fit, en passant, une niche quelconque. C'était surtout dans l'étable qu'il se plaisait à exercer sa malice : il y mettait parfois tout sens dessus dessous, détachait les vaches et se permettait aussi, à l'occasion, d'en mettre deux dans le même lien.

En ce temps-là, vivait dans le bois, près de la ferme de ses parents, un gros oiseau, espèce de hibou géant, pensait-on, dont la voix ne se faisait entendre que la nuit. Personne n'eût osé répéter son cri, car un malheureux imprudent qui s'était permis ce délit, avait senti sa tête prendre subitement des proportions énormes!

La vieille avait eu dans sa famille un parent qui était mort dans d'assez mauvaises dispositions; aussi revenait-il de temps à autre dans la maison pour y faire un bruit désordonné. Il se tenait de préférence dans le grenier où personne n'eût osé s'aventurer la nuit, car, à part le revenant, une grande quantité de rats logeaient dans cette pièce. On se contentait donc d'écouter en tremblant l'étrange vacarme que faisait l'esprit tourmenté du mauvais parent.

Notre vieille voisine avait aussi eu, dans sa vie, bien des signes. Plus d'une fois, elle avait entendu dans les parois de grands craquements, et dans les vitres des coups frappés avec une telle violence, qu'ils auraient suffi à partager des pierres; ce qui n'empêchait pas le verre de rester parfaitement intact.

Après chaque coup, après chaque craquement, il était décédé quelqu'un dans la famille.

Ses parents, depuis longtemps dans l'autre monde, s'étaient trouvés une fois ou deux devant son lit et lui avaient même parlé. Ces apparitions, présages de quelque calamité, ne l'avaient jamais trompée.

Heureusement qu'elle avait fini par découvrir un bon moyen pour éloigner les visions effrayantes. C'était cette prière qu'elle récitait en patois chaque soir avant de se livrer au sommeil :

^{*} Nous avouons ne pas connaître ce mot, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire.

« Le bon Dieu nous préserve de fléaux, de guerres, de peste, de famine, de mauvaises ombres et de vilaines rencontres. »

Après cela, elle n'avait plus rien à craindre et pouvait s'endormir tranquillement.

Ah ! qu'il faisait bon entendre ces histoires, et comme j'en tremblais en cachette à la maison, où je me gardais bien de les raconter, persuadée qu'on me les aurait gâtées !

Et voilà qu'aujourd'hui, où si facilement on ne croit à rien, la *télépatie*, dont on commence à parler, va peut-être causer à plus d'une personne autant d'émotion que m'en firent éprouver autrefois les superstitions de ma voisine. Pourquoi non, puisque les vieilles choses deviennent nouvelles.

ALICE.

Boum !

La question des cuirassés étant à l'ordre du jour, M. Raoul Lucet, le savant et spirituel chroniqueur du *XIX^{me} Siècle*, y a trouvé le sujet d'une très curieuse chronique, publiée dans ce journal, et à laquelle nous empruntons les passages suivants :

Le rêve des ingénieurs et des stratèges, c'est d'avoir sur mer des canons monstres, d'une force et d'une portée irrésistibles, comme les Bange, les Armstrong, les Krupp, etc., savent les concevoir. Seulement, cette artillerie cyclopéenne étant aussi lourde qu'encombrante, il a bien fallu lui construire des affûts, c'est-à-dire des navires à sa mesure. — Ce serait parfait — sous réserve, bien entendu, des critiques, variées dont les cuirassés demeurent toujours passibles.

Des canons comme les quatre grosses pièces de 34 du *Magenta*, qui vous crachent avec précision à deux lieues des projectiles de 420 kilos, c'est mirifique, sans doute, à vue de nez. Il y a malheureusement une contre-partie.

Tant que ces canons restent muets, parbleu ! ça va tout seul. Mais quand ils « gueulent » c'est une autre paire de manches. Le souffle des gaz est d'une telle violence que tout est culbuté, détraqué, brisé dans un rayon de cinq ou six mètres. Cela fait l'effet d'un cyclone ou d'un tremblement de terre.

On ne saurait rien imaginer, à cet égard, de plus suggestif que la déposition de l'amiral Rocomare devant la commission d'enquête parlementaire :

« Pour juger de l'effet d'une pièce de l'extrême chasse-arrière sur le *Davout*, nous avons mis un mouton dans la cabine du commandant : il a été très violemment projeté contre la galerie, mais il n'a pas été tué... Toutes les vitres avaient été brisées et le pêne en cuivre de la porte cassé net. »

A bord du *Magenta*, quand on va tirer les gros canons, le clavier sonne l'alarme, pour avertir les hommes d'équipage que s'ils tiennent à leur peau ils n'ont qu'à se mettre à l'abri dans les postes qu'on prend soin de leur désigner à l'avance. Il n'est pas sûr que les canons de 34 cassent quelque chose à

bord du navire ennemi sur lequel ils tirent, parce qu'il n'est pas sûr qu'ils touchent la cible ; une cible mobile, en effet, cela se manque quelquefois. Ce qui, en revanche, est à peu près sûr, c'est qu'ils casseront quelque chose à bord du navire qui les porte. Gare aux pointeurs et aux servants qui ne prennent pas leurs précautions ! Ils n'ont plus, quand la poudre parle, qu'à numéroter leurs os. La secousse est si intense, en effet, que des mannequins cloués sur le pont avec des pointes sautent en l'air comme des bouchons de champagne. Il va de soi que des hommes, dont on ne peut fixer l'assiette par les mêmes moyens, auraient le même sort, avec telles conséquences que de droit.

Si ces terribles engins tiraient souvent, il s'ensuivrait nécessairement que bientôt toutes les cloisons du navire seraient disloquées et tous ses rouages faussés. Il est même probable que les autres pièces de moindre taille, détraquées par ces ébranlements répétés, ne tarderaient guère à être mises hors de service. Heureusement (?) les canons de 34 ne sont pas très bavards, et pour cause. Ils ne peuvent guère, en effet, tirer plus de quatre ou cinq coups à l'heure, par l'excellente raison que ce n'est pas trop de dix ou douze minutes pour les charger et les pointer à l'aide de machines spéciales.

Ici, vont se poser un tas de questions indiscrètes.

Ces canons monstres, qui n'entrent en scène que tous les quarts d'heure et paraissent être, *exceptis exceptandis*, aussi dangereux pour ceux qui s'en servent que pour l'ennemi, mais pourraient-ils pas être avantageusement remplacés par des pièces de plus faible calibre, mais faciles à manœuvrer sans risque et capables de tirer 3, 4, 5, 6 coups à la minute ? Certes, ce n'est pas drôle de recevoir dans les flancs un obus de 420 kilogrammes. Mais quand on a une fois essuyé le feu d'une pièce de 34, on est sûr d'avoir douze ou quatorze minutes de répit. Or, en quatorze minutes à tirage forcé, on abat joliment du chemin.

Je sais bien qu'un cuirassé ne possède pas qu'une seule grosse pièce : à bord du *Magenta*, par exemple, il y en a quatre, qui peuvent tirer tour à tour. Mais on ne peut pas les mettre du même bord, de peur que le navire, qui a la tête plus lourde que le derrière, ne fasse la culbute. Pour pouvoir successivement démuser ses quatre molosses, il faut que le *Magenta* fasse un tour complet sur lui-même, et l'on sait s'il a de bonnes raisons pour y mettre le temps. De telle sorte que si lesdits molosses ne prennent qu'une demi-heure pour aboyer tous les quatre, ce sera le bout du monde. Or, une demi-heure, c'est plus qu'il ne faut pour détruire toute une flotte, puisqu'un seul de ces canons de 14, qui vont sans inconvénient par douzaines, a pu, pendant ce temps-là, lancer quelque chose comme 100 ou 150 obus de rupture à la mélinite avec une vitesse initiale de 640 mètres. Avant, en un mot, que les canons monstres du cuirassé aient pu seulement ouvrir deux fois la gueule, il leur sera tombé sur l'échine une pluie de mitraille fulminante à tout casser.

Serait-ce donc que les canons monstres ne seraient que des engins de parade, bons tout au plus à « épater » les bourgeois et à démoler le mobilier de leurs imprudents possesseurs ? Telle est effectivement la pessimiste

conclusion formulée tout à trac par nombre de bons esprits.

On gadzo affanà bon martsì.

L'autro dzo, à propou dâi quatro frâ-rès Combi, que musicâvont ein écoséint, vo desé que s'on dit que ne faut pas atteindrè âo leindéman po fèrè cein qu'on pào fèrè lo dzo mémo, y'a tot parâi dâi iadzo iô rein ne bourlè, et iô on pào atteindrè on boquenet ; mâ ne faut portant pas fèrè coumeint la municipalità d'on veladzo dè noutron canton a fé avoué son messeilli.

Cé veladzo que vo dio, on bio veladzo, pas tant liein dâo pi dè la montagne, avâi on messeilli que ne fasâi pas tant bin son serviço, à cein qu'on desâi ; lè z'einfants allâvont à la marauda, lè dzeins passâvont su lè cheindâi défeindus, lè bovâirons ne fasont min dè virès, lè mutons brottâvont lo tserfouliet dein lè pliantadzo, et jamé cé tsanéro de messeilli ne gadzivè nion, et jamé ne fasâi on rappoo, quand bin l'étâi pâyî po sè veilli à cein que sè passâvè pè la campagne.

— Ah ! l'est dinsè ! se sè peinsà lo syndiquo ; eh bin, ne veint lâi mettrè oodrè ! et dein 'na tenâblia dè la municipalità, décidaron dè cassâ cé crouïo messeilli.

Lo leindéman, lo syndiquo reincontrè lo gaillâ et lâi fâ la coumechon.

— Cein ne pào pas mé allâ dinsè, se lâi fâ, vo ne fédè pas voutron serviço dè sorta ; tsacon sè plieint, et la municipalità a decidâ dè vo bailli voutron condzi po lo bounan. Teni lo vo po de !

L'est bon. Lo bounan arrevè et lo messeilli dégomâ, après avâi étâ pâyî, ne retournè rein mè fèrè sè riondès pè la campagne, et restè à l'hotò quand n'a rein à fèrè défrou.

L'annâie sè passè dinsè, et quand cein vint contrè lo bounan d'après, lo vilhio messeilli reincontrè per hazâ lo boursier, que lâi fâ :

— Dis-vâi ! te foudràî prâo veni teri ton gadzo, po que pouéssô fèrè mè compto !

— Est-te mè que l'é étâ sti an ? repond lo gaillâ, on bocon ébâyi . . .

Et l'est dinsè que la municipalità, po ne pas avâi nonmâ tot tsau on nové messeilli, lâi a pas repeinsâ, et que lo vilhio a pu, sein avâi battu lo coup, teri son gadzo, kâ dè bio savâi que n'a pas manquâ dè passâ tsi lo boursier.

Comment on monte une bibliothèque de 1000 volumes à très peu de frais.

Je me présentai, l'autre jour, chez M. ***, le priant de me donner quelques renseignements sur une affaire qui m'intéressait. Il me reçut de la façon la plus aimable, dans son cabinet de travail.